

## Lectures d'afkar/idées



**El nuevo orden regional en Oriente Medio.** David Hernández Martínez, A Coruña: Colex, 2023, 200 p.

Il serait peut-être impossible de trouver un instant plus propice que le moment actuel pour approcher les dynamiques abordées dans ce livre. La façon dont les événements internationaux se sont précipités dans la région depuis le début de la guerre sur Gaza, le 7 octobre 2023, est un exemple clair de l'impact qu'un événement de nature (relativement) locale peut avoir sur son environnement. Ses conséquences sur le devenir des accords de normalisation entre les pays arabes et Israël, les tensions dans le détroit d'Ormuz (notamment venues d'un acteur non étatique, à savoir les milices houthistes du Yémen), la position résolue des États-Unis en faveur d'Israël, et le rapprochement diplomatique entre l'Arabie saoudite et l'Iran rendent compte de l'interdépendance entre le local, le régional et l'international.

C'est dans ce contexte que David Hernández s'interroge sur le processus de transformation régionale auquel on assiste depuis plusieurs dizaines d'années, processus intensifié suite aux révoltes anti-autoritarisme qui ont secoué la région depuis 2011. Nous nous trouvons à une étape de transition, dans un processus de

configuration régionale incertain et imprécis, où les caractéristiques qui soutenaient le vieil ordre régional s'estompent et celles d'un nouvel ordre commencent à se dessiner. Face à ce scénario, David Hernández se demande : « quel est celui, ou qui sont ceux, qui va ou vont véritablement détenir la position d'auctoritas dans la zone ? »

Pour répondre à cette question, son livre se divise en trois parties. La première énonce les caractéristiques générales de l'ordre international et de l'ordre régional du Moyen-Orient. La deuxième se penche sur la fracture de l'ordre régional et identifie les principaux foyers de conflit (les guerres complexes que la Syrie et le Yémen traversent depuis 2011 et le sempiternel conflit palestinoisraélien) et les foyers de tension (intensification de la concurrence dans le Golfe, fragilité de l'État au Liban et en Irak, revendications d'autonomie du Kurdistan) qui ont contribué à cette fracture ou qui en proviennent. Enfin, une troisième partie étudie les luttes de pouvoir déclenchées par ce processus de reconfiguration, qu'elles soient internes et témoignent de la résilience de l'autoritarisme dans la région ou qu'elles soient internationales, évoluant au sein d'un scénario volatil caractérisé par l'importance croissante de puissances émergentes comme les EAU, le Qatar ou la Turquie. L'auteur précise qu'il ne vise pas à analyser en détail les faits survenus, mais à souligner l'impact de ces conflits et à proposer une image globale et complète des interrelations existantes dans la région.

Deux idées sous-tendent cette analyse. La première est l'interrelation, déjà citée, entre les domaines local, régional et international. Le processus actuel de reconfiguration à plusieurs niveaux a comme axe définitoire l'érosion du contrat social dans les pays du Moyen-Orient. Cette érosion a connu un moment charnière – les révoltes anti-autoritarisme de 2011 – dont les répliques ont pris la forme de la vague de protestations qui, depuis 2019, s'étend au Liban, Irak et Iran. Ces protestations soulignent l'absence de nouveaux projets politiques susceptibles de répondre aux revendications sociales.

Le résultat a été une suite de processus contrôlés de transformation politique et économique, mais aussi une réélaboration de l'action extérieure des États de la région. L'incertitude générée par la rupture du *statu quo* dans le domaine local (nourrie à son tour par l'absence de leaderships internationaux) et l'émergence de nouveaux conflits régionaux multi-niveaux (comme les guerres de Syrie et du Yémen) ont conduit à une sécurisation de l'agenda local. Cela s'est traduit par une plus grande importance donnée à la sécurité nationale, associée à une recrudescence de la conflictualité sous forme de guerres *proxy* ou subsidiaires qui mobilisent des puissances régionales (comme c'est le cas au Yémen) et internationales (Syrie).

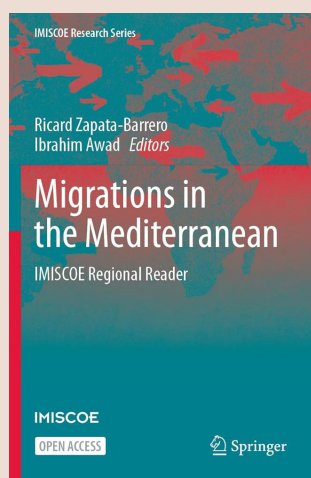
Le second élément transversal de l'ouvrage traite de la rupture du *statu quo* au plan international et de sa traduction sur le Moyen-Orient. L'absence croissante des États-Unis joue un rôle essentiel dans cette reconfiguration, tout comme l'influence de la Chine ou la résurgence de la Russie en tant qu'acteur majeur au Moyen-Orient. La configuration multipolaire vers laquelle semble se diriger le système international est reprise dans cette région, ce qui altère les hiérarchies préexistantes (au sommet desquelles on a l'Arabie saoudite) et ouvre la porte (la fenêtre d'opportunité, comme dit David Hernández) à des puissances régionales émergentes, qui luttent pour obtenir un rôle accru sur la scène mondiale et limitent l'ingérence étrangère dans la zone.

Ces tendances rendent compte d'un scénario volatil dans lequel le vieil ordre régional, caractérisé par une relation hiérarchique entre un petit groupe d'États ne jouant pas un rôle appréciable au plan mondial et chapeautés par les États-Unis, évolue vers un nouvel ordre, multipolaire et complexe. Ce nouvel ordre, encore en gestation, présente de nouveaux leaders régionaux (la Turquie, les EAU et le Qatar), lesquels bravent les blocs hégémoniques traditionnels et les remplacent par des « alliances liquides » qui varient en fonction du contexte et mobilisent des acteurs étatiques et des acteurs non-étatiques.

L'intérêt de cet ouvrage réside dans sa capacité à réunir toutes

ces tendances et à offrir ainsi une vue d'ensemble des différents conflits et dynamiques qui habitent le Moyen-Orient, que ce soit en interne, au plan régional, ou dans son rapport aux puissances extérieures. Comme l'affirme Hernández, « les transformations en cours au Moyen-Orient demandent une autre façon d'approcher et de comprendre la région ». De nouveaux cadres analytiques et épistémologiques sont nécessaires pour les comprendre, et ce livre offre le contenu nécessaire pour pouvoir les établir.

— Alfonso Casani, *Universidad Complutense de Madrid*



***Migrations in the Mediterranean***  
Ricard Zapata-Barrero et  
Ibrahim Awad (Ed.) IMISCOE et  
SPRINGER, 2023,  
428 p.

Tout simple qu'il puisse paraître, le titre de *Migrations in the Mediterranean*, renferme une claire déclaration d'intentions. Ainsi le mot *Migrations* au pluriel, si peu habituel dans le monde anglo-saxon et sans nul doute délibérément employé par les éditeurs, indique un intéressant point de départ d'où aborder les dynamiques migratoires en Méditerranée dans toutes leurs variantes, complexités et échelles, par-delà les récits réducteurs et stéréotypés.

*Migrations in the Mediterranean*, coédité par Ricard Zapata-Barrero (GRITIM-UPF) et Ibrahim Awad (Center for Migration and Refugee Studies, American University in Cairo), et publié par IMISCOE et SPRINGER dans sa série

« Regional Readers », rassemble les contributions de quelque 40 chercheurs de tous âges et nationalités méditerranéennes.

L'ouvrage s'articule en cinq volets stratégiques qui aident à comprendre les migrations en Méditerranée, leurs causes, leurs conséquences, les dynamiques géopolitiques et historiques, ainsi que le rôle de plusieurs acteurs clés, leurs interrelations (non exemptes de dynamiques de pouvoir), et le fonctionnement de certaines politiques migratoires à l'échelon régional, national et local. Voici ces cinq volets : relations géopolitiques méditerranéennes ; gouvernance et politiques ; causes de mobilité ; histoire, villes et transformations sociales ; économie et marché du travail. Ces grands axes véhiculent une analyse exhaustive et holistique des migrations, au sein de laquelle une attention toute particulière est accordée à la composante politique et à celle de la gouvernance multilatérale et régionale.

*Migrations in the Mediterranean* est le résultat du travail conjoint de nombreux chercheurs désireux de créer un ambitieux corpus de connaissances s'appuyant sur un engagement – celui de contribuer, moyennant une information rigoureuse, au débat académique, politique et social sur les migrations en Méditerranée, et ce, d'un point de vue pluridisciplinaire, postcolonial, faisant preuve de recul par rapport au prisme eurocentrique, et multiscalaire.

Nul doute que l'un des apports les plus remarquables de ce livre est ce tout dernier point. L'ouvrage introduit des perspectives régionales et locales en dépassant le centralisme étatique qui caractérise si souvent l'étude des migrations, en attribuant aux villes un rôle de premier plan.

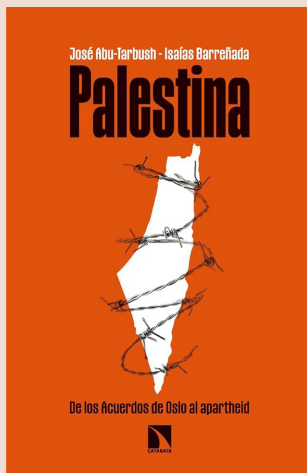
De fait, la perspective multiscalaire dépasse le cadre géographique et explore d'intéressantes possibilités. Certains chapitres prennent l'individu comme unité et comme échelle d'analyse, personnifiant les processus migratoires via la voix des migrants, rendant compte de leurs préoccupations et de leurs aspirations. Tout cela est obtenu grâce à une méthodologie riche et variée de chapitre en chapitre, issue de la confluence des disciplines.

Le processus de décentralisation de l'approche et de production de la connaissance dans lequel s'inscrit *Migrations in the Mediterranean* se déploie au niveau géographique et en termes d'échelle, mais aussi temporel. Ainsi, la phrase affirmant que « la Méditerranée et les migrations sont les deux faces d'une même médaille » qu'on lit dans l'introduction témoigne de la volonté des éditeurs d'appréhender et de comprendre les migrations en Méditerranée depuis une perspective historique. N'oublions pas que le phénomène n'est pas nouveau. L'ouvrage nous rappelle d'ailleurs que le fait d'incorporer le facteur temps nous permet de dépasser la fausse dichotomie entre pays d'origine et pays de destination et de souligner que tous les pays de la région sont ou ont été des pays d'origine, de passage et de destination de migrations, à des degrés divers.

Ainsi, cette compilation de contributions diverses aide à élaborer un récit et un agenda – renouvelé et équilibré – de recherche sur les migrations, tout en ouvrant de prometteurs chemins de recherche, tendant des ponts entre études méditerranéennes et études sur la migration. L'ouvrage crée un précédent qui permettra de continuer à analyser les migrations depuis de nouveaux prismes contemporains, lesquels vont nous aider à nous pencher sur de nouveaux phénomènes déclencheurs comme la migration climatique, absente de ce livre.

Librement accessible sur internet, *Migrations in the Mediterranean* apporte, en définitive, de nouveaux regards critiques venus d'au-delà de l'eurocentrisme et possède une claire perspective humanitaire qui s'écarte du récit de crise chronique. C'est un livre nécessaire, qui se penche aussi sur les relations entre les médias, l'opinion publique, les partis politiques et les politiques migratoires. On se prend à désirer que ces efforts et cette rigueur académique vont servir à formuler des politiques basées sur des données concrètes, dans le respect total des droits humains, souvent enfreints autour du bassin méditerranéen.

— Ainara Huarte Aranda-GRITIM-UPF



***Palestina. De los Acuerdos de Oslo al apartheid.*** José Abu-Tarbush et Isaias Barreñada, Catarata, Madrid, 2023  
176 p.

La question palestinienne est à nouveau sur le devant de la scène. La flamme, toujours incandescente, du conflit non résolu le plus long de l'histoire moderne, s'est ravivée. Les attaques du Hamas du 7 octobre 2023 ont déclenché une nouvelle opération punitive menée par Israël sur la population de Gaza.

*Palestina. De los Acuerdos de Oslo al apartheid*, de José Abu-Tarbush et Isaias Barreñada, revient sur la façon dont les événements et les politiques israéliennes relatifs aux territoires occupés se sont déployés au cours des 30 dernières années et qualifie le système d'*apartheid*. Bien qu'écrit avant l'actuel conflit, l'ouvrage fait la lumière sur les causes de ce conflit, qui ne va faire que persister si l'on en croit la logique montrée par une résistance palestinienne active pendant plus de 75 ans.

Les négociations entre l'État d'Israël et l'OLP, organisées par les États-Unis, ont marqué un tournant dans les relations entre Israéliens et Palestiniens. Le processus débutait sur une case départ qui était l'inégalité des deux parties : alors que l'OLP reconnaissait à Israël le droit d'exister, les autorités de ce pays se limitaient à considérer l'OLP comme un représentant du peuple palestinien, sans accepter son droit à l'autodétermination et sans renoncer aux territoires occupés en 1967. Toutefois, en façade, les deux acteurs s'engageaient à coopérer pour mettre fin au long conflit.

La réalité vécue par les Palestiniens témoigne de l'échec d'Oslo et écarte toute possibilité de revitaliser les accords, puisque la base matérielle et territoriale sur laquelle appuyer la solution à deux États a entièrement disparu. L'importante asymétrie de pouvoir entre les parties, l'absence d'un principe recteur et la médiation partielle des États-Unis sont quelques-unes des causes de la débâcle d'Oslo, bien que l'absence de volonté d'Israël d'envisager toute solution autre que ses propres plans d'appropriation du territoire palestinien soit plus déterminante encore. Israël a cherché à redorer son image internationale en s'asseyant à la table des négociations, mais n'a jamais eu l'intention de rendre faisable la possibilité d'un État palestinien.

Les auteurs insistent sur le fait que l'échec d'Oslo n'est en rien une nouveauté dévoilée 30 ans plus tard. De fait, à chaque année écoulée on constatait le caractère irréversible qu'adoptait la politique d'occupation coloniale menée à la façon d'Israël, autrement dit le colonialisme d'implantation. Ce non-respect flagrant de l'engagement pris et du principe fondamental du droit International *pacta sunt servanda*, n'a pas jeté le discrédit sur la puissance occupante, toujours protégée par le soutien presque illimité des démocraties libérales occidentales.

Sur le terrain, Israël a continué à construire de nouvelles implantations coloniales en territoire palestinien. Abu-Tarbush et Barreñada soulignent l'augmentation du nombre de colons en Cisjordanie et à Jérusalem-Est, qui a entraîné la déconnexion de ces deux territoires, désormais morcelés par les quartiers coloniaux, les détachements et bases militaires, la construction d'un mur illégal de séparation, un réseau routier à usage exclusivement israélien et de nombreux postes de contrôle. En outre, les fréquents bombardements sur la Bande de Gaza, ajoutés au blocus, ont pour résultat une population piégée, mise dans l'impossibilité de grandir, de créer de la richesse et du développement bien que possédant des ressources humaines qualifiées et éduquées. En définitive, la politique israélienne a consisté à renforcer systématiquement les fondements de l'occupation comme si elle n'allait jamais y mettre fin.

Dans un style dépouillé, les deux experts braquent leurs projecteurs sur un paysage des territoires palestiniens retouché et affiné après Oslo, constitué d'un amalgame de ghettos et de bantoustans où la population autochtone, soumise à un régime qui conjugue colonialisme d'implantation et *apartheid*, se concentre. Les restrictions et les interdictions à la mobilité des Palestiniens sont aujourd'hui incomparablement pires qu'il y a 30 ans. Après vérification de la détérioration des conditions de vie des Palestiniens, une relecture critique et honnête de la dérive des politiques israéliennes s'impose.

Israël a su s'aligner avec des puissances qui ont couvert ses violations de la légalité internationale – du soutien britannique manifesté par la Déclaration Balfour aux alliances, plus actuelles, avec les pays arabes, en passant par l'inconditionnel parrainage des États-Unis. De même, une UE faible sur le plan géostratégique, non contente d'assurer la dynamique de ses relations commerciales, s'est avérée le meilleur garant des opérations punitives collectives régulièrement conduites contre la population gazaouie, puisque la reconstruction est à la charge des citoyens européens.

Si bien que les auteurs soulignent à raison qu'Israël ne peut plus être cataloguée de démocratie et suggèrent d'employer une expression plus pertinente, celle d'ethnocratie, pour désigner un régime à façade démocratique, où le groupe dominant qui contrôle les structures du pouvoir se déploie sur le territoire disputé et où ressources, droits et pouvoirs ne sont reconnus que pour un collectif ethnico/national – en l'occurrence, le groupe constitué par les Juifs –, refus étant fait de traiter à égalité le reste des habitants originaires du territoire.

Le fait que les démocraties libérales soutiennent le régime israélien en ne lui reprochant pas et en ne sanctionnant pas ses politiques de façon convaincante et efficace nuit à la crédibilité des États artisans de l'ordre international fondé sur des règles. Le soutien, mais aussi la passivité ou la neutralité arborés face à un régime colonial qui applique des politiques d'*apartheid*, sont des expressions de complicité avec l'injustice. Or, l'injustice prévaut à

chaque jour qui s'écoule sans que ne soit décrété un cessez-le-feu, sans que des sanctions ne soient imposées – comme elles l'ont été à la Russie après l'invasion de l'Ukraine – ou sans que personne ne mise sur une résolution équitable pour les deux parties. Aujourd'hui plus que jamais « Never Again! » nous paraît un slogan vide de sens. La mort de millions de personnes causée par des politiques criminelles n'a pas servi à empêcher la répétition de ces atrocités, mais a été utilisée pour apprendre des pratiques monstrueuses et pour les appliquer ailleurs dans le monde, face à la passivité de la communauté internationale.

Depuis le milieu universitaire, cet ouvrage contribue à exposer une perspective critique de la situation en Palestine qui ne suit pas la rhétorique de la plupart des médias officiels occidentaux. Le fait que l'ouvrage contribue à faire entendre la voix des intéressés est sans nul doute sa plus grande force. C'est pourquoi il s'agit d'une lecture indispensable pour comprendre certains des aspects clé du conflit.

— Alicia Chicharro—Professeure de Droit international public et de Relations internationales - Universidad Pública de Navarra



**El poeta troyano.** Mahmud Darwish. Edition et traduction de Luz Gómez. Ediciones del Oriente y del Mediterráneo, 2023  
216 p.

On lit Mahmoud Darwish pour sa poésie et pour sa prose, pour ses nombreux articles, pour ses lettres, et même pour l'écho de ses mots

résonnant dans certains discours de Yasser Arafat ou pour les paroles de chansons venues rythmer le oud du musicien Marcel Khalifé. Il y a aussi une raison qui nous pousse à le relire : sa vie concentre les fondamentaux de l'artiste qui sublime son existence par l'art et la quête de la beauté dans l'immensité de ce qui est petit.

*El poeta troyano. Conversaciones sobre la poesía* soigneusement édité et traduit par Luz Gómez arpente la carte géographique symbolique et conceptuelle de l'imaginaire du poète à sa maturité. L'ouvrage rassemble cinq interviews données entre avril 1999 et décembre 2007.

Qu'est-ce que la poésie ? Darwich affronte à plusieurs reprises cette question dans ce livre. Sa réponse n'est pas nette. Elle oscille entre la ténacité de celui qui s'efforce de discerner un lieu d'où insuffler une intimité à son activité de poète et la perplexité de celui qui se sait incapable de dissocier ses poèmes de sa vie et des circonstances dans lesquelles elle s'inscrit. « La poésie n'exprime pas la réalité et ne cherche pas à la décrire. La poésie n'est pas un appareil photo » tranche-t-il et il jette ainsi un peu de lumière qui sert non pas à se focaliser sur le corps de la poésie, mais à éclairer la silhouette du poète qu'il est, un poète qui prend son métier à cœur.

« Écrire aujourd'hui, c'est écrire sur ce qui est déjà écrit » affirme Darwich. Or, l'« aujourd'hui » de sa phrase est élastique, il embrasse des siècles et des générations. Il sait qu'il a très tôt été publié : *Oiseaux sans ailes* a paru en 1960, alors qu'il venait d'avoir 19 ans. Dès 1966, avec *Un amoureux de Palestine*, il entame un chemin qui lui vaudra à tout jamais certains qualificatifs. « Poète de la résistance », « poète de Palestine » sont les plus souvent repris de toutes ceux qu'il a reçus. Dans cette conjonction, Darwich pose son regard sur le passé pour observer calmement ses propres pas et les empreintes qu'ils ont laissé. « Le changement est très lent, parfois imperceptible, et bien souvent il exige du courage de la part de l'écrivain, qui doit se rebeller contre l'image préétablie que l'on a de lui et provoquer une collision ». Aujourd'hui, cette collision a la forme d'un livre et, grâce à l'audace éditoriale de Luz Gómez, il s'intitule *El poeta troyano*.

Trois éléments façonnent les réflexions de Darwich au sujet de la rébellion dans laquelle il s'est engagé à sa maturité : la structure, la prosodie et le sens. De grâce, ayons aujourd'hui, plus que jamais, recours à sa voix.

La structure : « La poésie, c'est avant tout une structure : l'articulation des rapports entre les éléments du poème. Il n'y a rien de gratuit, ni dans les images, ni dans les métaphores, même pas dans le rythme. (...) Le plus difficile, c'est la structure dramatique, notamment en raison de son caractère narratif à nature de prose, car le rapport ou dialogue textuel nécessaire entre prose et poésie ne peut pas s'établir selon un rythme poétique fort et ascendant, et certaines pauses ou silences s'imposent dans le poème. Il y a là un travail structurel plus conscient, plus visible. Mais, pour en revenir à ta question sur mon apprentissage, plus j'ai de connaissances en poésie, plus grande devient mon obsession pour l'architecture du poème. »

La prosodie : « J'aime la musicalité du poème. La beauté des rythmes de la prosodie arabe classique me passionne. Je ne peux pas m'exprimer sur le plan poétique si ce n'est à travers la poésie qui a une métrique, même si ce n'est pas la métrique traditionnelle. Non. De l'intérieur des mètres classiques on peut extraire des rythmes nouveaux, une nouvelle respiration poétique qui sort la poésie de l'automatisme tout autant que d'une pose qui grince. »

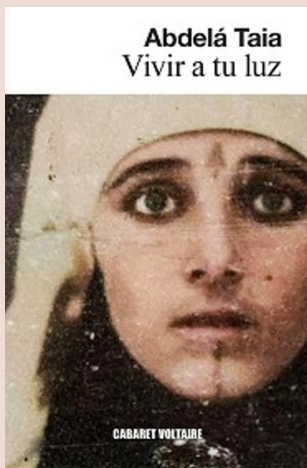
Le sens : « Ce que j'aime des nouvelles voix, c'est qu'elles sentent qu'elles doivent écrire sur leur moi le plus fragiles, sur ce qui les trouble, sur leur marginalité... Le sens qu'elles recherchent diffère de ce qu'on comprenait autrefois par sens. Autrefois, le sens précédait le texte, aujourd'hui il se révèle à travers une recherche dans le texte lui-même. La véritable différence formelle entre la poésie classique et la moderne se trouve dans le lieu qu'occupe le sens. Mais on ne doit pas non plus se précipiter et tuer le sens, comme si la poésie moderne ne pouvait avoir davantage de sens que celui de ne pas en avoir. Se rebeller contre le sens à ce point-là, cela équivaut à se rebeller contre ce que signifie la liberté de l'homme, son humanité et même

son existence ». Il ajoute : « Je veux dire que des vents venus d'ailleurs soufflent, cherchant à nous obliger à accepter que la poésie moderne n'est que celle qui annonce la mort du sens, et que la mort du sens n'est rien d'autre que la véritable signification de l'existence. »

Communion entre la vie et la langue, entre écrivain politique et lecteur solitaire, entre la Palestine et l'exil, entre la défaite et la résistance, entre les missiles et les larmes, entre la poésie et la mort. Darwich flotte dans ces binômes comme s'il était le liquide amniotique de son éternelle maison. « C'est ainsi que la maison se transforme en vers, et le vers en demeure, ou en refuge. Voilà pourquoi je célèbre le génie de la langue arabe, grâce auquel ces deux sens, celui de "maison" et celui de "vers", coïncident dans un même mot, *baït*. C'est une merveilleuse coïncidence. »

Entre la blessure de la Palestine et le battement pulsatile de Darwich habite un vers indestructible.

— Mohamed El Morabet, écrivain et journaliste



**Vivir a tu luz.** Abdellah Taïa. Cabaret Voltaire. Madrid, 2023 224 p.

Avec le courage et la nudité qui ont toujours présidé au récit de l'écrivain marocain Abdellah Taïa (Salé, 1973), *Vivre à ta lumière* vient clore une trilogie qui pourra devenir quartet, voire plus s'il le faut, jusqu'à ce que l'auteur estime avoir fini d'exprimer une autobiographie dans laquelle il raconte un pays vu du regard d'un enfant plongé dans un

environnement destiné à devenir très hostile, et de celui d'un adulte qui a trouvé la liberté de créer dans l'exil.

Après *Celui qui est digne d'être aimé* (2018) et *Mon Maroc* (2019), Abdellah Taïa maintient un style poétique, dur et transgresseur et tout ensemble sensible ; une écriture bousculée qu'il sait freiner par des réflexions sentencieuses. « Ne viens jamais me rappeler ce que je n'arriverai jamais à effacer en moi, Allal, qui n'est plus » dit Jaafar (le voleur avec qui elle est en conversation à la fin du roman) à Malika; qui à son tour dit à Allal (avec qui elle s'est mariée très jeune et qui est envoyé par la France combattre en Indochine, peu avant l'indépendance du Maroc) : « Tu peux dire non. Tu vas dire non à tes parents. Sortir de la peur qu'ils t'ont inoculée. Sortir du respect obligatoire. Sortir de la soumission. »

L'œuvre d'Abdellah Taïa rime avec engagement social, homosexualité, inégalité, marginalité, exclusion, dépassement et croissance personnelle... autant de réalités et de valeurs qui, dans *Vivre à ta lumière*, ponctuent l'hommage rendu à Malika (1930-2010), sa mère.

Au travers de trois moments de la vie de celle qu'il qualifie de « reine en son royaume, sans nul besoin d'être légitimée », il raconte sa vie dure à la campagne, de la colonisation à la mort d'Hassan II, son adaptation à la ville, et ses difficultés à survivre durant l'étape pendant laquelle elle se sent le plus seule, isolée et incomprise, la vieillesse.

Une femme résiliente chargée d'une formidable histoire de dépassement, une femme pauvre, inculte et solitaire, qu'Abdellah Taïa met en conversation avec des gens qui suivent sa ligne de pensée, et qu'il peint avec la même dureté et la même froideur qu'elle a, estime-t-il, employées pour élever ses enfants, afin qu'ils soient à même de s'en sortir.

Malika se définit elle-même comme « une pauvre femme de ce pays... qui transpire la pauvreté » et c'est cet argument qu'Abdellah Taïa retourne pour que nous comprenions la capacité de transformation (nécessaire pour passer de la compassion à la haine) et de changement, moyennant la détermination, tant et si bien qu'il

finit par s'en convaincre : Malika est « la plus forte ».

L'alliance de délicatesse et de violence qui caractérise l'écriture d'Abdellah Taïa se fait aussi jour dans *Vivre à ta lumière*. Il parvient à parler, avec un naturel qui finit par faire mal, des logiques de domination entre les sociétés marocaine et française, et appelle à l'action et à la rébellion. Et il le fait quand il décrit Monique « belle et blanche », pour qu'il ne subsiste aucun doute que cette image et cette position sociale répondent à l'arrogance de la France et au rôle qu'elle a joué dans l'histoire du Maroc.

On s'étonne qu'on puisse acheter cet ouvrage, comme d'autres de cet auteur, dans son pays natal au vu de la critique impitoyable qu'il mène contre le système. L'auteur règle aussi ses comptes avec l'histoire du pays lorsqu'il évoque le courage et le combat de l'historique opposant au régime d'Hassan II à un moment du récit où il parle de Mehdi Ben Barka comme d'un « roi ». « C'est plus qu'un roi. Plus qu'un général. C'est un homme comme nous, qui travaille pour nous » raconte Malika.

Abdellah Taïa se risque avec des arguments qui n'évitent pas de parler du makhzen, ni de « Allah tout-puissant ». L'humanité des arguments brandis par Malika comme par les gens qui l'entourent oblige à conduire une réflexion qui reste taboue dans le pays maghrébin. Il se risque aussi en abordant directement et avec le naturel d'une relation mue par l'amour, l'homosexualité, qui reste criminalisée par la loi et qui, dans son roman, est pratiquée dans la liberté que confère l'emprisonnement.

La voix et le regard de Malika font partie d'une société souvent incomprise et abandonnée, sensation toujours étroitement liée à la réalité actuelle du Maroc. Abdellah Taïa ne se satisfait pas de l'acrimonie, il compte sur les opprimés, conscients de leur force, pour changer le cours des choses. Parti de la souffrance et de l'inévitable douleur, cet auteur consacré semble être plus disposé que jamais à ce que son récit confessionnel serve à quelque chose, serve à apporter une « lumière ».

— Carla Fibla-journaliste spécialisée dans l'actualité internationale et le monde arabe